

S  
eux  
vélé  
are.  
deux  
res,  
aine  
don-  
une-  
e 29  
r-là  
bril-  
par  
inée  
l'as-  
sons  
que,  
s ar-  
tient  
éne-  
e du  
de  
prin-  
Bel-  
cien  
rique  
une  
ants  
on et  
as le  
ré-  
e ra-  
mou-  
gou-  
elges  
t, la  
ort-  
me-  
t été  
père,  
sont  
os de  
plus  
ress-  
et les  
haut  
Ven-  
e de  
signe,  
e, le  
a  
édie-  
Comi-  
ation  
rité.  
Notre  
rlera  
heu-  
éatre  
  
s sont  
Tosc-  
depp-  
n, les  
h. 15,  
  
nd de  
ley.  
eul.  
Rip-  
se de  
dale  
  
ciers.  
ne du  
iancée  
ches),  
camp-  
remier  
  
Déri-  
mpton  
  
pe de  
ours.  
h. et  
  
MPTANT  
s paris,  
Paris  
  
NS  
és  
nt  
  
s :  
re  
aris,  
ye,  
ew  
Ge-  
cial  
son  
à  
des  
re  
com-  
lat  
ces.  
  
AT.  
uare

REPRISE DE L'OFFENSIVE BRITANNIQUE DEVANT LENS

# EXCELSIOR

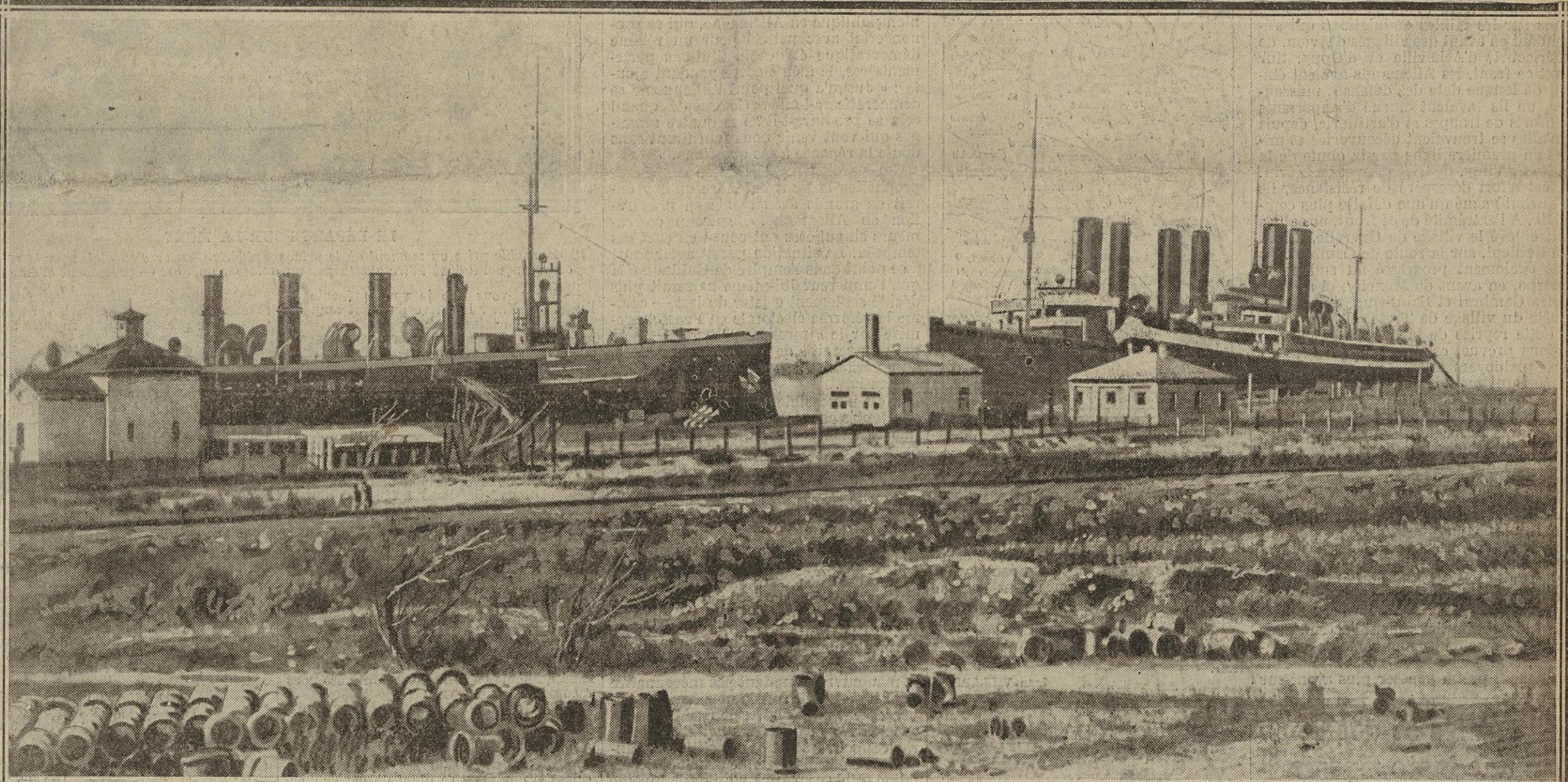
Huitième année. — N° 2.352. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi  
24  
AVRIL  
1917

RÉDACTION: 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone: Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00  
ADMINISTRATION: 88, av. des Champs-Elysées  
Téléphone: Wagram 57.44 et 57.45 :: ::  
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS:  
France... 3 mois. 10 fr.; 6 mois. 18 fr.; 1 an. 35 fr.  
Etranger... 3 mois. 20 fr.; 6 mois. 36 fr.; 1 an. 70 fr.  
PUBLICITÉ: 11, Bd des Italiens. — Tel.: Cent. 80-88  
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

## L'INTERNEMENT DES MARINS ALLEMANDS EN AMÉRIQUE



LE "KRONPRINZ-WILHELM" ET LE "PRINZ-EITEL-FRIEDRICH" À PHILADELPHIE, LES BAGAGES DE L'ÉQUIPAGE ET LE DÉPART DES MARINS ALLEMANDS

Les 750 officiers et marins allemands des deux paquebots "Kronprinz-Wilhelm" et "Prinz-Eitel-Friedrich" internés à Philadelphie depuis octobre dernier viennent d'être envoyés dans les forts Mac Pherson et Ogelthorpe, dans l'Etat de Géorgie. Voici :

1<sup>o</sup> Les deux navires à Philadelphie. A gauche, le croiseur américain "Salem"; 2<sup>o</sup> L'un des wagons contenant les équipements des équipages; 3<sup>o</sup> Les bagages des marins allemands gardés par des soldats américains; 4<sup>o</sup> Marins allemands au moment du départ.

# REPRISE DE L'OFFENSIVE BRITANNIQUE DEPUIS LENS JUSQU'A BAILLEUL

Nos alliés enlèvent Gavrelle

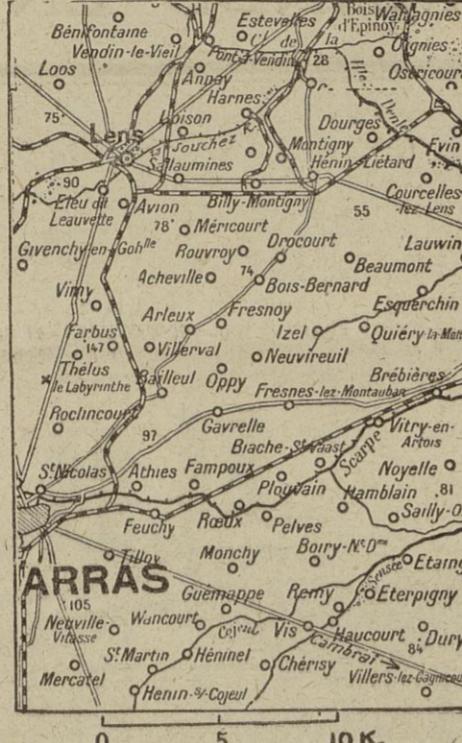
## SUR NOTRE FRONT, CONTRE-ATTAQUES REPOUSSÉES

Hier matin, au point du jour, les troupes britanniques ont pris l'offensive devant Lens et plus au sud, de part et d'autre de la rivière Souchez, en partant des positions conquises précédemment et améliorées par les combats de dimanche. La ligne de ces positions passait un peu au delà de Loos, aux lisières est de la Cité-Saint-Pierre et de la Cité-du-Bois, puis sur les faibles ondulations qui s'étendent en avant des villages d'Avion, de Méricourt, d'Achelle et d'Oppy. Sur tout ce front, les Allemands avaient établi de longue date des défenses puissantes, où ils avaient amené d'importants renforts de troupes et d'artillerie, depuis qu'elles se trouvaient découvertes et mises en première ligne par la chute de la crête de Vimy, de Givenchy et de Liévin. A cet effort désespéré de résistance, ils n'auront gagné qu'une défaite plus complète. A l'extrême de ce front, nos alliés ont enlevé le village de Gavrelle, à l'est de Bailleul, sur la route de Cambrai. Ils ont également progressé au sud de la Scarpe, en avant de Monchy, et achevé, entre Cambrai et Saint-Quentin, la conquête du village de Trescault.

Cette reprise de la bataille, que nous avions prévue, est la meilleure réponse aux plaidoyers allemands ou germanophiles qui mettaient à notre charge un succès incomplet, une espérance déçue et finalement un échec. Ce sont, tout au contraire, nos calculs qui se vérifient, c'est notre méthode qui triomphe, cette méthode qui est allée sans cesse en se perfectionnant depuis les offensives de 1915 jusqu'à celle de la Somme, et que l'Allemagne n'a jamais réussi à imiter, car il y faut une puissance de combinaison jointe à une perfection de détail, et une conciliation des principes avec les faits, de la prévision et de l'observation, qui n'appartiennent qu'à une civilisation supérieure.

Préparer minutieusement l'action, mais la modifier selon les mouvements de l'ennemi, l'exécuter par degrés, en se tenant également prêt à pousser plus avant sur

les points de moindre résistance et à s'arrêter devant les défenses que l'artillerie n'a pas réduites ; quand une nouvelle préparation est nécessaire, l'accomplir dans le plus court délai possible, mais en



tenant cependant le temps de la faire complète : telles sont les règles principales de cette méthode qui, à nos alliés britanniques comme à nous-mêmes, a toujours procuré les plus grands avantages au prix des plus faibles sacrifices.

Une nouvelle phase de la bataille commence. Dès maintenant des résultats de la plus haute importance sont acquis, dont le principal est que l'ennemi, en dépit de son mouvement de retraite sur notre front, n'a pu se dérober à nos attaques, ni recouvrer ailleurs sa liberté d'action.

Jean VILLARS.

## Les Alliés se décident à une juste riposte

Désormais, tous leurs navires-hôpitaux, si spécialement visés par les pirates, auront à bord un certain nombre de blessés allemands.

Nous avons publié hier un communiqué de l'amirauté britannique annonçant que les vapeurs *Donegal* et *Lanfranc* avaient été torpillées par un sous-marin allemand et que parmi les victimes se trouvent 15 Allemands blessés, dont 10 officiers. Il y avait, en effet, à bord du *Lanfranc* 165 prisonniers blessés sur le front occidental et qui étaient transportés en Angleterre pour y être soignés.

La fin du communiqué de l'amirauté ne laisse aucun doute sur la décision prise par l'Angleterre. Désormais, tous les bâtiments transportant des blessés anglais auront à bord un certain nombre de blessés allemands, qui partageront les risques d'être torpillés par les sous-marins.

### La France décide de suivre l'exemple de l'Angleterre

On nous communique la note suivante :

*Contrairement à toutes les règles du droit des gens et de l'humanité, les Allemands ont annoncé et décidé qu'ils torpilleront les bateaux-hôpitaux sans avertissement.*

*Dans ces conditions, le gouvernement français a fait savoir qu'il embrayerait sur ces bateaux des prisonniers allemands.*

### Une protestation de la Croix-Rouge

De son côté, le Comité international de la Croix-Rouge a adressé au gouvernement allemand, à la date du 14 avril, une protestation indignée contre l'ordonnance du 29 janvier 1917 considérant comme vaisseaux de guerre tous les navires-hôpitaux, rien ne pouvant excuser le torpillage d'un navire-hôpital.

### L'attitude lâche des officiers prussiens

LONDRES, 23 avril. — Voici des détails complémentaires sur le torpillage du navire-hôpital *Lanfranc* :

Il était exactement 19 h. 30, le mardi 17 avril, quand la torpille frappa le navire à l'endroit où se trouvait la salle des grands blessés allemands. Les officiers et les convalescents faisaient leur promenade sur le pont. Tout d'abord il sembla que le *Lanfranc* s'enfonçait rapidement, mais il se maintint quelque temps à flot.

Aussitôt que le choc de la torpille fut ressenti, les blessés allemands se précipitèrent sur les canots de sauvetage. Quand on leur intima l'ordre de se retirer, les officiers prussiens s'écrièrent : « Vous devez nous sauver ! »

D'autres se mirent à genoux en implorant pitié et d'autres criaient : « Kamerad », mais on les empêcha d'approcher des embarcations avant que tous les blessés y eussent pris place.

Les Prussiens tentèrent encore de se précipiter sur les canots et parvinrent à monter dans l'un d'eux qui chavira. Au cours de leur lutte, beaucoup tombèrent à la mer.

Pendant tout ce temps les soldats anglais attendaient sur le pont, dans le plus grand ordre, que tous les blessés fussent embarqués. Ils se conduisirent avec un dévouement admirable, aidant les blessés allemands à prendre place dans les canots.

Un navire français, arrivé sur les lieux, aida gracieusement au sauvetage. Il prit à son bord des blessés et improvisa des lits pour eux. Son équipage prodigua les soins aux blessés, leur fournit tous les aliments et les rafraîchissements dont il pouvait disposer et leur distribua des cigarettes.

## Les projets militaires des États-Unis

Des contingents seront envoyés en Europe, que lorsque une armée régulière de 1.000.000 d'hommes aura été recrutée et mise au point.

WASHINGTON, 23 avril. — J'apprends de la meilleure source que le président Wilson et le secrétaire d'Etat à la Guerre, M. Baker, ne sont pas d'accord pour envoyer des troupes sur le front français, tant que l'armée américaine n'aura pas acquis une force militaire suffisante pour constituer un facteur de première importance dans la guerre.

Ils estiment que le meilleur moyen d'ajuster les puissances de l'Entente consiste à préparer une armée capable d'exercer, au moment voulu, une action militaire décisive.

M. Baker a formellement déclaré que des troupes ne seront dirigées sur l'Europe que lorsque la nation aura une armée régulière d'un million d'hommes recrutés par la conscription et supérieurement entraînés. (Radio.)

### Washington accueille M. Balfour avec enthousiasme

WASHINGTON, 23 avril. — Les hauts commissaires de la Grande-Bretagne et M. Balfour sont arrivés hier dimanche après midi, à trois heures, à Washington. La capitale américaine leur a fait un accueil chaleureux. De mémoire d'homme on n'avait vu semblable enthousiasme. La foule était massée aux abords de la gare et s'accrut pendant le trajet jusqu'à l'hôtel ; on peut l'estimer à plus de 10.000 personnes. Des troupes de cavalerie composaient l'escorte. Toutes les maisons de la ville étaient pavées.

Le président Wilson fit présenter ses souhaits de bienvenue à M. Balfour et aux membres de sa mission.

La réception officielle aura lieu aujourd'hui lundi, mais les conférences ne commenceront pas avant l'arrivée de la mission française avec M. Viviani et le maréchal Joffre. Les journaux de New-York prévoient que leur durée sera d'au moins deux semaines.

### LE SUCCESEUR DU GRAND-DUC NICOLAS



LE GÉNÉRAL YOUDENICH  
qui commandait les troupes du Caucase, a été désigné pour succéder au grand-duc Nicolas comme gouverneur général du Caucase.

## Un "mouvement irrésistible"

Y aura-t-il d'ici peu du nouveau en Allemagne ?

« Les efforts énergiques qui vont être faits pour rendre la Prusse plus libérale et mettre l'Allemagne au rang des autres démocraties du monde commenceront la semaine prochaine. Le mouvement devient de plus en plus irrésistible. » Tel est le début d'une longue dépêche qu'un des correspondants américains restés à Berlin expédie de l'autre côté de l'Atlantique.

Après avoir insisté sur l'état de l'opinion publique en Allemagne, qui se prononcerait avec netteté pour un régime démocratique et des institutions parlementaires, le même correspondant ajoute : « Jusqu'à quel point l'Allemagne se democratise-t-elle ? Comment, quand cela se produira-t-il ? Les quatre semaines qui vont venir nous fourniront sans doute la réponse à ces questions. »

Ces paroles mystérieuses, ces demi-prédictions laissent entendre qu'il y aurait de grands événements en préparation en Allemagne. Beaucoup de rumeurs singulières ont couru en effet ces temps-ci. La situation paraît avoir mûri à ce point dans l'empire de Guillaume II que l'empereur lui-même ne serait plus décidé seulement à jeter du lest — comme la réforme électorale en Prusse, promise par le « message pascal » — mais qu'il songerait à de plus vastes sacrifices, à un véritable *hara-kiri*, en un mot à une abdication.

Il est impossible de ne pas remarquer que toutes ces nouvelles, répandues avec une insistance remarquable, coincident avec les efforts que font les Allemands pour agir sur le nouveau régime russe et pour parer l'effet qu'a produit la déclaration de guerre des démocraties lancée par M. Wilson. Il ne faut pas perdre de vue que, si l'Allemagne fait parade aujourd'hui de sa rénovation démocratique, l'Autriche, en même temps, affiche soudainement des sentiments favorables aux populations slaves de la monarchie. La tentative d'encerclement de la révolution russe, au moment des conférences de Stockholm, ne laisse aucun doute.

Cependant, tout en faisant la part de la manœuvre, il ne faut pas néanmoins méconnaître qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Le gouvernement impérial, selon sa méthode constante, se sert de ses agitations intérieures pour les fins de sa politique étrangère. Il les utilise comme article d'exportation. Mais ce n'est pas lui qui a inventé la crise, les grèves, les campagnes des journaux. Ce n'est pas pour son plaisir qu'il laisse parler de la possibilité d'un régime parlementaire. D'autre part, l'opposition véhément des conservateurs aux réformes projetées, leurs protestations indignées contre la « démocratisation » de l'Allemagne, qui est à leurs yeux la fin des institutions monarchiques, montrent bien qu'il y a un élément sérique dans la fermentation germanique.

Le rendez-vous à quatre semaines que donne le correspondant américain est peut-être trop court. Mais pourquoi n'y aurait-il pas, un jour ou l'autre, du nouveau en Allemagne ? Peu de temps sont aussi fertiles en coups de théâtre que celui que nous vivons.

Jacques BAINVILLE.

### Les socialistes majoritaires veulent la publication des buts de guerre

BERNE, 23 avril. — La diminution nouvelle de la ration de pain en Allemagne a provoqué dans la population des villes une grande émotion.

La *Voice du Peuple* de Chemnitz, qui est un organe socialiste majoritaire, l'avoue sans ambiguïté.

« Les privations qu'endurent les masses populaires dans les villes, dit ce journal, sont monstrueuses... Il est certain que les travailleurs souffrent de la famine, j'rais il est impossible d'indiquer ou d'imager un moyen de les en protéger. »

La presse socialiste majoritaire, qui serait désireuse de voir les ouvriers se calmer et renoncer à leurs mouvements de révolte, répète à qui veut l'entendre qu'une paix prochaine ne saurait améliorer la situation alimentaire du pays.

Mais ces exhortations ne paraissent pas devoir amener les ouvriers à renoncer aux manifestations semblables à celles qui troubleront tout récemment Berlin ; aussi peut-on prévoir qu'elles recommenceraient à brève échéance.

Dans ces conditions, les socialistes majoritaires se décident à lancer une nouvelle manœuvre. Ils vont exercer une pression sur le gouvernement, pour que celui-ci se décide enfin à publier ses buts de guerre.

Cette manœuvre se produirait le mois prochain, en même temps que se réunirait la fameuse conférence de Stockholm.

### Pour mater les grévistes ils militarisent les usines

AMSTERDAM, 23 avril. — D'après le *Berliner Tageblatt*, la grève continuerait seulement à la « Deutsche Waffen Munition Fabrik » de Berlin, où le gouverneur militaire des Marches est intervenu, mettant comme directeur le colonel Feldmann.

Tous les ouvriers ont été sommés de reprendre le travail dans un délai de vingt-quatre heures ; ceux qui ne le feraien pas seront *ipso facto* appelés sous les drapeaux. (Flavas.)

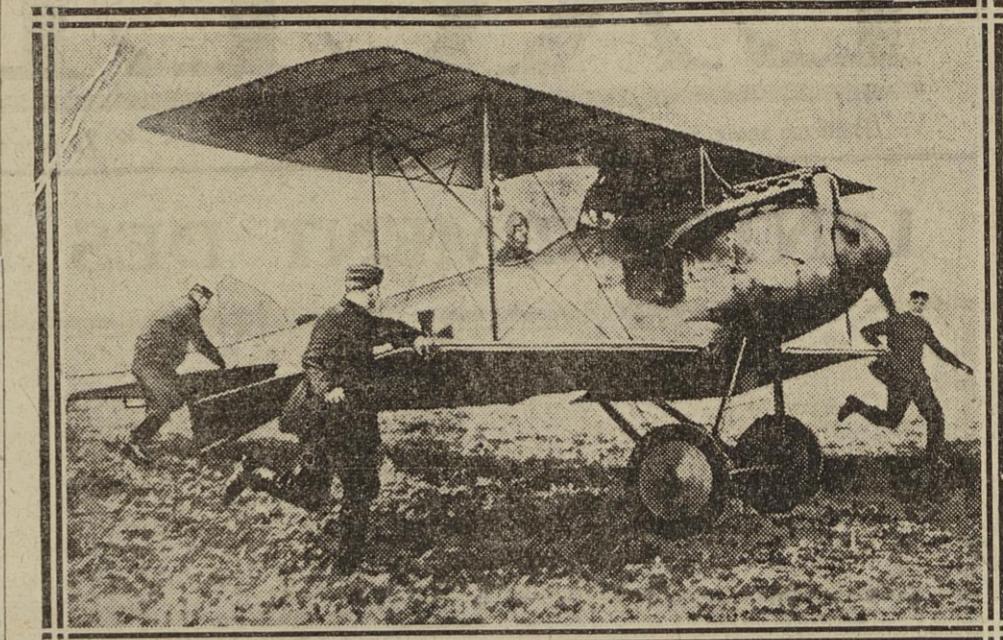
### BOMBARDEMENT DE BEYROUTH PAR UN NAVIRE DE GUERRE FRANÇAIS

ROME, 23 avril. — Un navire patrouilleur français est entré le 22, à 6 heures, en reconnaissance dans le port défendu de Beyrouth.

Après avoir tiré vingt-quatre coups de canon et essayé le feu de l'ennemi, il a repris le large sans avoir subi aucun dommage.

## UN VETO SIGNIFICATIF DE GUILLAUME II

Il a personnellement interdit à la femme du prince Frédéric-Charles de Prusse de se rendre en France, au chevet de son mari blessé mortellement.



### LE DÉPART POUR LA MORT

Photographie prise au moment où le prince Frédéric-Charles s'envolait pour le raid au cours duquel il devait être abattu par un aviateur anglais. — (Document allemand)

— Voulez-vous que je vous présente le lieutenant X... ? Il arrive du front anglais.

— Mais certainement.

— Et il a assisté aux derniers moments du prince Frédéric-Charles, à l'ambulance de T...

— Alors, vite un taxi et courrons.

Dans un hôtel voisin de l'Etoile, le mourant avait reconnu l'écriture de Guillaume II qui, brutalement, d'un seul mot, lui refusa la consolation qu'il espérait.

— Nous avions accompagné un camarade à l'ambulance des deuxièmes lignes... Il s'agissait d'un petit pansement de rien du tout : une balle dans le mollet, moins que rien, et nous attendions notre ami, quand un infirmier nous dit :

— « Vous voyez ce bâtiment ? Dans la ronde du fond on soigne le prince Frédéric-Charles, le cousin de l'empereur... »

— Nous voulions, mon camarade et moi, aller voir le cousin de l'empereur, et nous nous glissions de salle en salle jusqu'à celle où il se trouvait.

— Sur un grand lit de cuivre, entouré de majors et d'infirmières, nous aperçumes la figure pâle du prince.

— Le soir, à la popote, on causa naturellement du noble blessé, et une infirmière nous raconta le fait suivant :

— Frédéric-Charles de Prusse avait exprimé le désir de recevoir la visite de sa femme. On ne pouvait pas, disait-il, refuser cette faveur à un mourant.

— Et, en effet, les autorités militaires françaises et anglaises se firent un devoir d'accorder les laissez-passer nécessaires. Puis la demande partit pour l'Allemagne par la voie diplomatique espagnole.

— Du premier coup d'œil, le mourant avait reconnu l'écriture de Guillaume II qui, brutalement, d'un seul mot, lui refusa la consolation qu'il espérait.

— « Je sais... Je sais pourquoi Wilhelm ne veut pas que ma femme vienne me rejoindre ici. Il la connaît. Il sait qu'elle aurait parlé... Elle aurait avoué la situation véritable de l'Allemagne. Elle aurait tout dit : la famine menaçante, même dans les classes les plus élevées de la société, le mécontentement qui gronde et chaque jour s'accroît dans les masses populaires, et aussi parmi les soldats à bout de résistance. Elle aurait dit l'usure de notre matériel de chemins de fer, qui jusqu'ici a constitué notre plus grande force ; elle aurait dit enfin le désarroi de cette cour qui sent s'effondrer le colosse, la Germania hier encore si puissante ! »

— Après cette explosion de colère, l'aviateur était retombé épuisé sur ses oreillers. On s'était empressé autour de lui, on l'avait ranimé.

— Mais deux jours après mourait Frédéric-Charles de Prusse, chevalier de l'ordre de Saint-Hubert, grand-croix et bailli d'honneur de l'ordre souverain de Malte...

— Cet Allemand aurait-il dit la vérité ? La chose est, à près tout possible.

— Ces changements de régime incessants nous font le plus grand tort. Le 25 avril, il n'était question que d'un jour sans viande ; puis le 1<sup>er</sup> mai en vit deux ; aujourd'hui c'est six ! Que verrons-nous demain ?... Il sera préférable, à mon avis, de consulter les intéressés avant de prendre une mesure.

## L'étrange valise du baron de Rosen

ELLE CONTENAIT DES EXPLOSIFS ET DES " BOUILLONS DE CULTURE "

CHRISTIANIA, 23 avril. — Selon le *Tidens Tegn*, vers la fin de janvier dernier, l'attention de la police suédoise fut attirée sur les agissements suspects d'une bande de soi-disant chasseurs qui s'était installée à la frontière russe-suédoise et qui disposait d'un stock considérable d'explosifs.

Le chef de l'expédition, dont l'objectif paraît avoir été de faire sauter, pour le compte de l'Allemagne, des dépôts de munitions et des lignes de chemins de fer russes, était le baron suédois von Rosen. Ayant franchi la frontière norvégienne, le baron fut arrêté et emprisonné préventivement à Christiania ; mais on le laissa bien-tôt en liberté à la condition qu'il quitterait le pays.

C'est maintenant seulement que la police a fait une perquisition complète dans ses bagages. On avait déjà trouvé dans ses valises un certain nombre de substances toxiques, plus quelques « crayons » de fabrication très curieuse.

Quand on en avait gratté le graphite, on trouvait, à l'intérieur du crayon, un tube de verre contenant un acide, lequel se combinait, au bout d'une demi-heure, avec une substance qui dégagait une forte chaleur. Le « crayon » était évidemment destiné à produire des explosions.

Dans les bagages récemment explorés, la police a découvert, entre autres choses, deux caisses de sucre raffiné qui, d'après l'analyse qui en a été faite, étaient remplies de bacilles d'une maladie épidotique (liénite ou typhus charbonneux).

Les morceaux de sucre avaient leur forme ordinaire, mais ils contenait à l'intérieur un petit tube de verre mince, rempli de bacilles ; le tout si soigneusement agencé qu'il faut supposer que ces produits ont été confectionnés par un laboratoire admirablement outillé pour la fabrication en grandes masses.

## Où l'on retrouve le faux héros Mercadier

Peu après la bataille de la Marne, le jeune Mercadier, alors à peine âgé de 16 ans, avait arboré un uniforme d'artilleur et s'était attribué la croix de guerre et la médaille militaire. Complaisamment, il se donnait des airs de héros en racontant maints exploits, notamment qu'il avait tué un colonel boche. Mercadier fut bientôt connu de tout Paris, où sa jeune silhouette fut projetée sur l'écran de tous les cinémas de la capitale.

Sous peine de se voir condamner pour port illégal d'uniforme, de décorations, Mercadier dut contracter un engagement. Mais il n'avait rien du héros dont il avait voulu jouer le rôle. Déserteur, il fut condamné à un an de prison. Renvoyé au front, en Alsace, il déserta à nouveau. Il vint à Paris, où il mena la vie de bandit qui l'amena, hier, devant la cour d'assises, en compagnie d'un pâle comparse, Marius Martin, âgé comme lui de dix-huit ans.

Le 10 janvier dernier, vers minuit, place Pigalle, Mercadier et son compagnon se faisaient conduire en taxi, boulevard Sébastopol, près de la porte des Lilas.

Descendant de voiture, le jeune bandit, braquant un revolver sur le chauffeur, lui intima : « Aboule ton « pêze » ou je fais feu ! »

Comme le chauffeur faisait mine de fuir, Mercadier lui tira deux coups de feu qui le blessèrent au cou et au bras droit.

Les jours qui suivirent furent employés par Mercadier et Martin au cambriolage de plusieurs boutiques du faubourg Poissonnière et du faubourg Saint-Denis.

Le 14 janvier, boulevard de Magenta, interpellé par le gendarme Chastenot, qui lui demandait ses papiers militaires, le déserteur répondit par des coups de feu. Le gendarme fut blessé ainsi que le maréchal Dugon, accusé pour prêter main-forte.

Enfin, trois jours plus tard, comme il s'apprétait à cambrioler une bijouterie de la rue de la Chaussée-d'Antin, le gardien de la paix Dupont le surprit. Mercadier prit la fuite, non sans avoir fait feu sur l'indiscrète agent, qui fut blessé au bras gauche. Mercadier et Martin furent arrêtés dans un music-hall des boulevards.

Pour sa défense, Mercadier invoqua sa jeunesse.

— Envoyez-moi au front, implora-t-il ; je vous jure de m'y faire tuer.

Après plaidoiries de Mlle Marthe Giraud et de M<sup>e</sup> Bertrand de La Flotte, le faux héros Mercadier a été condamné à vingt ans de travaux forcés, son complice Marius Martin à cinq ans de prison, et tous deux à dix ans d'interdiction de séjour.

## CHAQUE AUTOMOBILE PRIVÉE aura droit à 40 litres d'essence par semaine

Après évaluation de la quantité d'essence disponible dans les dépôts, le ministère du Ravitaillement a fixé à 40 litres l'allocation hebdomadaire de chaque automobile privée. Le modèle de la carte d'essence dont nous avons annoncé la création est du même type que celui adopté pour la répartition du sucre.

## A L'ACADEMIE DES SCIENCES

L'Académie des sciences a élu, hier, membre titulaire pour sa section de médecine et de chirurgie, le professeur Quénau, bien connu par ses nombreux travaux de chirurgie générale.

## BANQUE DE FRANCE

### Vente de titres dans les pays alliés ou neutres

### Subscription aux Bons de la Défense nationale

La Banque de France transmet gratuite- ment en Angleterre, pour la vente, tous titres même non timbrés appartenant à des Français. Elle se charge également des ordres de vente à New-York, dans l'Amérique du Sud, en Suisse, en Espagne, en Hollande et dans les pays Scandinaves.

Dans tous ses établissements de Paris et des Départements, elle délivre séance tenante, sans frais ni formalité d'aucune sorte, tous bons de la Défense Nationale de 100 frs., 500 frs., 1.000 frs. et au-dessus.

Bons remboursables au bout de 6 mois et 1 an : 5/0 net d'impôts. Intérêt payé d'avance.

Bons remboursables au bout de 3 mois : 1/00.

La Banque avance à tout moment aux conditions réglementaires 80/0 de leur valeur sur les Bons ayant plus de 3 mois à courir. Elle escompte à toute personne les Bons ayant au plus 3 mois à courir.

5 HEURES  
DU  
MATIN

# DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATIN

## LES ÉVÉNEMENTS DE GRÈCE

### L'ENTENTE SE DISPOSE à agir avec énergie

*Le général Sarrail se prépare à prendre toutes les mesures rendues nécessaires par la situation.*

LONDRES, 23 avril. — A la Chambre des Communes un député a demandé, hier, si, en raison des agissements des comités grecs et de leurs dépréciations en Thessalie, et du fait qu'ils semblent agir d'accord avec le gouvernement d'Athènes les puissances qui garantissent l'intégrité de la Grèce envisagent des mesures propres à rendre de tels agissements impossibles à l'avenir.

Le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères a répondu :

« Je crois savoir que le général français ayant le commandement en chef des troupes alliées en Macédoine va prendre toutes les mesures rendues nécessaires par la situation. »

M. Mc Neill se plaint ensuite que la question déposée par lui eut été modifiée conformément au règlement de la Chambre des Communes sur les souverains de nationalité amie :

— Le règlement, demanda-t-il, s'applique-t-il au royaume de Grèce ?

— Théoriquement oui, répondit le speaker. Le député répliqua alors :

— Nous embarasserons-nous de détails théoriques en présence de faits qui ne sont que trop connus ?

Le speaker intervint :

— Il est inutile d'insulter les neutres !

## LE RÉCIT DU RAID SUR DOUVRES PAR DES MARINS ANGLAIS

LONDRES, 23 avril. — Le *Star* publie, sur l'engagement contre les destroyers allemands dans la Manche, les détails suivants qui lui ont été fournis par un marin ayant pris part au combat :

« Nous les attendions, et nous étions tout prêts, mais nous nous tenions à l'écart pour les laisser venir. Lorsqu'ils furent à portée de canon, nous nous dirigeâmes sur eux à toute vapeur, à une vitesse qui n'a jamais été dépassée. Nous n'étions que deux navires de petit tonnage et nous avions l'ordre de pousser droit sur eux et de les éprouver au besoin. »

« Notre torpilleur n'a souffert que de légères avaries, l'avant ayant été un peu endommagé. »

« Les équipages des navires anglais reçurent, après la bataille, une permission de 48 heures. »

## LE CAVEAU DE L'ARCHIDUC FERDINAND EST CAMBRIOLÉ

LONDRES, 23 avril. — Suivant des nouvelles de Vienne, les caveaux de Arnstein, où ont été déposés les restes de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, ont été fermés au public, des cambrioleurs ayant profité des tombes. — (Havas.)

LES MINISTRES DES AFFAIRES ETRANGÈRES, DES FINANCES, DU COMMERCE, LE GÉNÉRAL JAMIN ET LE PERSONNEL DE L'AMBASSADE ÉTAIENT AU NOMBRE DES CONVIVES. — (Havas.)

M. ALBERT THOMAS A PETROGRAD

PÉTROGRAD, 23 avril. — M. Paléologue, ambassadeur de France, a donné un déjeuner à l'honneur de M. Albert Thomas, ministre de l'Armement, qui vient d'arriver ici.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

## Front français

14 HEURES. — PENDANT LA NUIT, GRANDE ACTIVITE DES DEUX ARTILLERIES AU SUD DE SAINT-QUENTIN ET ENTRE SOISSONS ET REIMS.

A L'EST DE CRAONNE, UN TRES VIOLENT BOMBARDEMENT QUI PRECEDAIT DES PREPARATIFS D'ATTAKUE A ETE EFFICACEMENT CONTREBATTU PAR NOS BATTERIES. L'ATTAKUE ENNEMIE N'A PAS PU SE PRODUIRE.

EN CHAMPAGNE, UNE FORTE ATTAKUE ALLEMANDE, DIRIGEE HIER VERS 18 HEURES, CONTRE LE SAILLANT NORD-EST DU MONT-HAUT, A ETE BRISEE PAR NOS FEUX D'ARTILLERIE ET DE MITRAILLEUSES.

LE ENNEMI A RENOUVELE SES TENTATIVES PENDANT LA NUIT SUR LES CRÈTES QUE NOUS TENONS DANS LE MASSIF DE MORONVILLIERS. LA LUTTE A ETE TRES VIVE SUR CERTAINS POINTS ET S'EST TERMINEE PARTOUT A NOTRE AVANTAGE.

A l'est de Saint-Mihiel et en Woëvre, nous avons repoussé deux coups de main effectués par de forts détachements ennemis, l'un au bois d'Ailly, l'autre sur la tranchée de Calonne.

Dans les Vosges, une tentative ennemie au sud du col de Sainte-Marie n'a eu aucun succès.

23 HEURES. — EN BELGIQUE, L'ENNEMI A DECLENCHÉ CE MATIN, PLUSIEURS ATTAKUES EN DIVERS POINTS DE NOTRE FRONT. CES ATTAKUES ONT ETE COMPLÈTEMENT REPOUSSEES PAR NOS FEUX.

QUELQUES FRACTIONS ENNEMIES QUI AVAIENT REUSSI A PENETRER DANS NOS ELEMENTS AVANCES ONT ETE REJETEES IMMEDIATEMENT APRÈS UN COMBAT CORPS A CORPS. LES ALLEMANDS ONT LAISSE DES PRISONNIERS ENTRE NOS MAINS.

Entre la Somme et l'Oise, nos batteries ont exécuté des tirs de destruction efficaces sur les organisations allemandes.

ENTRE L'AISNE ET LE CHEMIN DES DAMES, NOUS AVONS REALISE QUELQUES PROGRES AU COURS DE LA JOURNÉE AU NORD DE SANCY.

LA LUTTE D'ARTILLERIE A ETE PARTICULIÈREMENT VIVE DANS LE SECTEUR DE LA FERME HURTEBIZE.

Actions d'artillerie intermittentes sur le reste du front.

AVIATION. — DANS LA JOURNÉE DU 22 AVRIL, NOS PILOTES ONT LIVRE DE NOMBREUX COMBATS AERIENS, AU COURS DESQUELS SIX AVIONS ENNEMIS ONT ETE ABATTUS.

UN DE NOS GROUPES, COMPOSE DE 14 AVIONS, A LANCE, DANS LA NUIT DU 22 AU 23, 1.740 KILOS DE PROJECTILES SUR DES GARES, DES BIVOUACS DE LA VALLEE DE L'AISNE.

Front belge

En divers points du front belge, la lutte d'artillerie a été reprise avec plus d'activité que les jours précédents. Dans la région de Hetsas s'est déroulée une vive lutte de bombes.

Front italien

FRONT DU TRENTIN. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a allumé des incendies dans les dépôts de Torbole, vallée de Sarca, et causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

AUPRES DES SOURCES DE LA RIENZA, DANS LA NUIT DU 21 AU 22, UN DETACHEMENT ENNEMI A REUSSI, APRES UNE VIOLENTE PREPARATION D'ARTILLERIE, A OCCUPER UNE DE NOS POSITIONS AVANCEES AU NORD DU RIFUGIO DELLE TRE CIME (DREI ZINNEN HUTE).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

Front austro-hongrois

FRONT DE LA CARPIQUE. —

## LE MONDE

## BLOC-NOTES

## INFORMATIONS

— La colonie française de Barcelone a offert, dans les salons du Cercle français, une réception en l'honneur des délégués des trois alians français.

## NAISSANCES

— Mme Jules Joseph a mis heureusement au monde un fils : Alain.

— La vicomtesse de Kersaint, née Vidal, a donné le jour à un fils.

— La comtesse de Bonneval a donné le jour à un fils : Philippe.

## DEUILS

— Les obsèques de M. Le Ghait, ancien ministre de Belgique à Paris, ont été célébrées, hier, à midi, dans l'église Saint-Honoré-Eylau.

Le deuil a été conduit par M. Raymond Le Ghait, ministre de Belgique au Portugal, fils d'un défunt ; M. Le Ghait, son petit-fils ; Mme Le Ghait, sa veuve ; les baronnes Brifin, ses sœurs, etc., etc.

Le duc de Vendôme était représenté par M. de Kermaingant.

Le colonel de Rieux représentait le Président de la République ; le comte André d'Ornesson, chef adjoint de son cabinet, le ministre des Affaires étrangères.

Dans l'assistance :

Le ministre de Belgique et la baronne de Gaffier-Hestroy, l'ambassadeur de Russie, l'ambassadeur d'Espagne et la marquise du Jundi, l'ambassadeur des Etats-Unis, le ministre de Serbie et Mme Vesnitch, le ministre danois, le ministre de Suède, le ministre de Norvège et la baronne de Wedel-Jarlsberg, le ministre de Roumanie et Mme Lahary, le ministre du Chili, MM. Athos Romanos, de Piza, de Souza-Rosa, princesse Charles de Ligne, princesse Henri de Ligne, princesse de Ligne, née Talleyrand ; princesse de la Moskowa, marquise de Talleyrand, comte d'Ormesson, marquis et marquise de Castellane, le consul général de Belgique et Mme Bastin, colonel Fourcault, commandant supérieur de la place belge à Paris ; M. Robert Wood Bliss, conseiller de l'ambassade des Etats-Unis ; comte et comtesse R. Van der Straten, comte et comtesse Justinien Clary, marquise de Noailles, duchesse de Guiche, comte et comtesse Jean de Kergorlay, vicomtesse J. de Nantes, comtesse de Waru, Mme John Monroe, vicomte et vicomtesse de Flotin, vicomtesse de La Tour du Pin, colonel comte de Kergorlay, marquis et marquise le Lubersac, comtesse Ch. d'Ursel, baronne Marochetti, Mme J. Balli, Mme Delyanoff, comte et comtesse B. de Gontaut-Biron, Nubar pacha, baron et baronne de Zuylen de Nyelen, marquis de Torre-Alfina, MM. Saint-Hilaire, Edmond Hesse, G.-H. Manuel.

Le cercueil a été déposé dans les caveaux de l'église.

**Nous apprenons la mort :**

— Du comte René Chandon de Briailles, qui a succombé hier, en son hôtel de la rue Murillo, à l'âge de soixante-trois ans. Il était le frère et le beau-frère du vicomte F. Chandon de Briailles et de la vicomtesse, née de Fontenay.

— De M. Paul Reihell, ancien préfet et ancien trésorier-payer général, chevalier de la légion d'honneur, décédé, âgé de soixante-seize ans, à Marseille.

— De M. Paul Lavau, maire de Chassemy (Aisne), tué par un obus sur le seuil de sa demeure. Père de neuf enfants, un de ses fils et son gendre sont tombés au champ d'honneur.

— De M. Daniel Arachequesne, ancien vice-consul de France, décédé en son domicile de la rue de Chazelles.

— De M. de Kervenoal, maréchal des logis au 33<sup>e</sup> d'artillerie, mort pour la France, âgé de vingt ans. Il était le fils du conseiller général de la Vendée.

— De M. Pierre-Edmond Soyez, ancien président de la Société des antiquaires de Picardie, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, décédé à soixante-dix-sept ans.

— De M. Primois, notaire honoraire, père de M. Maurice Primois, notaire à Vire, sous-lieutenant au 74<sup>e</sup> d'infanterie.

## BIFNAISANCE

— Parmi les nouveaux donateurs de la vente aux enchères au profit des "Épreuves de la guerre", organisée par le Syndicat de presse, citons : princesse Eugène Murat, comte Greffulhe, comte de Bryas, M. Mortier Schiff, comte et comtesse de La Ribaudière, prince Callimachi, M. Arthur Veil-Piard, M. Jules Porges, M. Panhard.

La première répartition des recettes de la vente sera affectée au soulagement des populations des pays reconquis.

— Exposition et vente de charité au profit des prêtres soldats, organisées par l'Œuvre des Campagnes, 76 bis, rue des Saints-Pères, du 24 avril au 12 mai : ornements d'église, vêtements de pauvres, objets variés pour les soldats.

— L'œuvre du Paquet du Soldat, dont Mme Gouttenoire de Tourny est la dévouée présidente, donnera, le vendredi 11 mai, à 3 heures, une matinée à laquelle prendront part des artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française et des grands théâtres parisiens.

On trouve des billets, 60, avenue Montaigne, où cette manifestation charitable aura lieu.

## PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— Samedi, au Lyceum de Nice, grande matinée musicale. Audition des œuvres de Mme Drinskoff, au profit des Aveugles de la guerre, avec allocution de Mme Alphonse Daudet.

— Pour les "Enfants à la montagne" a eu lieu, ces jours-ci, à la villa Myrène, une fête champêtre avec concert, des plus réussies.

— Le succès qu'a obtenu la Kermesse serbo-américaine à Nice a dépassé toutes les espérances. La coquette salle de l'Olympia était remplie de comptoirs de spécialités slaves. Très beau concert, où l'on applaudissait de grands artistes et des danses très bien organisées. Dans l'assistance : princesse Karageorgewitch, générale de Constantinovitch, générale Nossy, Mme de Joly, Mme Trifkovich, comte de La Salle etc.

— Le dimanche 29 courant, au château Valrose, à Nice, grand gala polonais, au bénéfice de 14.000 orphelins polonais réfugiés en Russie pendant l'invasion allemande. Au programme : discours sur la Pologne mystique, par M. Ian Styka, chants, danses, déclamation ; tableaux vivants de "Quo Vadis" ; apothéose des grands événements de l'heure présente.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

UNE enveloppe jaune. Ecriture impersonnelle. Je la déchire sans curiosité. J'y trouve un imprimé. Quel commerçant dépense, en ce temps-ci, trois sous pour m'envoyer un prospectus ? Ça s'appelle... Tiens ! tiens ! ça s'appelle la « Guerre de revanche. » Et voici le sous-titre : « Assez de belles paroles et d'artificieuses fictions. Veillons aux faits. Parlons clair et net. »

Bon. C'est un placard pacifiste. On va me dire que c'est nous qui avons voulu la guerre. En effet, on me le dit dès la première ligne. C'est nous. Depuis dix ans, « nous menions une politique de menace contre la sécurité de l'empire allemand, bien entendu en masquant habilement nos véritables visées au gros public français ».

En masquant nos visées au public ? Quel est ce charabia ? Ce n'est pas un Français qui écrit cela. Un Français eût mis : « en dissimulant nos intentions », ou bien : « en cachant notre but ».

Et plus loin :

« Nous avons voulu feindre ignorer... Feindre d'ignorer, Herr professor !

Et :

« Pour mieux dissimuler encore un peu plus notre politique... »

Et :

« Des mois et des mois se succèdent, emportant chaque jour... » Non, les mois n'emportent rien chaque jour. En France, les mois n'emportent qu'en trente jours.

Et :

« Nous voulons dire au pays les choses telles qu'elles sont. On nous l'empêche. Nos gouvernements nous étrangleront la voix ».

Etc., etc. A chaque détour de phrase surgit un germanisme qu'on est d'ailleurs heureux d'y trouver. Il est en effet agréable que ce ne soit pas un Français qui nous écrive de pareilles sortes.

Mais vous voyez que les Allemands continuent d'entretenir en France des agents et des espions, qu'ils sont capables de faire glisser nos portes des imprimés ; qu'il y a quelque part un caissier qui paie les timbres, et qu'enfin il faut nous méfier.

Bien sûr, ils ne sont pas toujours très adroits, et ils ne savent pas toujours aussi bien le français qu'ils se l'imaginent. Ils me rappellent, ces propagandistes, un jeune Silesien qui, venu à Paris pour y apprendre notre langue, se désolait d'entendre tant de mots d'argot qui n'étaient pas dans son dictionnaire. Un jour, je le vis arriver triomphant.

— Je commence maintenant, me dit-il, à le savoir, votre argot. Je sais que parapluié, c'est pépin.

Je ne doute pas qu'il n'ait fait quelques progrès depuis ce temps-là, et que pépin ne lui semble plus le fin du fin de l'argot. Mais je sais bien qu'on pourra toujours le reconnaître à un petit bout d'oreille carrée, et à quelque intonation guttulaire. Il nous suffira de regarder soigneusement et d'écouter avec attention. Encore le faut-il.

Louis LATZARUS.

## Un précédent

En juin 1793, la section de l'Homme armé jura, à l'unanimité, de s'abstenir de viande pendant six semaines, dans un but d'économie patriotique.

Chaumette déclara à la Commune : « Ce régime républicain devra durer six semaines, c'est-à-dire jusqu'à l'époque du jeudi 1<sup>er</sup> août, jour de la Pâque républicaine. »

Le 3 ventôse an II (21 février 1794) Barrère demande à la Convention qu'il soit conseillé aux citoyens de jeûner pour la Liberté. Legendre réclame un décret pour instituer ce jeûne, mais Cambon préfère qu'on laisse l'initiative individuelle s'exercer à ce sujet.

Notre ministre du Ravitaillement avait le choix entre les grands ancêtres. Hélas ! il semble qu'il penche pour Legendre.

Le général n'est pas content. On a trop parlé à son gré de l'offensive ; il craint que ces indiscretions ne soient pour quelque chose dans la difficulté des opérations.

— On devrait se faire ou, tout au moins, être sobre de paroles, proclame-t-il assez haut pour tous que les passants l'entendent.

Et, sur le même ton claironnant, il continue :

— Mais, ici, on ne peut rien garder pour soi. Aujourd'hui encore, n'ai-je pas appris, malgré moi, que le général M... va, demain, attaquer à R... ; que le ... corps est actuellement en ligne à S... ; que les troupes de T... sont dirigées sur N... ?

Des gens, intéressés, commençaient à se rassembler. Ce que voyant, le caporal auxiliaire de dire respectueusement au « général » :

— Mon général, vous ne croirez pas que nous parlons trop fort ?

Ils n'ont pas changé

On connaît le beau tableau d'Alphonse de Neuville, "Défense du Bourget", qui constitue un émouvant commentaire au rapport du général Ducrot sur cette journée du 30 octobre 1870 :

— Dans l'église du village, huit officiers

très réduits, comprennent quantité de choses. En plus de ses armes, il porte, en effet : une couverture, un sac, une cartouchière,

français et une vingtaine de soldats résistent. Ils se défendent jusqu'à la dernière extrémité, et il fallut les fusiller par les fenêtres et amener du canon pour les forcer à se rendre. »

Neuville nous montre la fin du combat. Un blessé français sort de l'église porté sur une chaise par deux de ses camarades ; au premier plan, des Allemands observent une attitude pleine d'arrogance.

A ce tragique épisode se rapporte la lettre ci-dessous que nous trouvons dans le catalogue d'un marchand d'autographes :

18504 NEUVILLE (Alphonse de), le célèbre peintre militaire, né en 1836, m. en 1885. Lettre autog. sig., 1 page in-8. 5 fr.

Relative à un de ses tableaux. —

« Dans mon tableau, pas plus que dans la réalité, les Prussiens ne sauvent nos prisonniers et nos blessés. —

Bien heureux encore quand ils ne les insultaient pas : le respect du vaincu n'est pas une vertu allemande. »

Et, par opposition, on pense à ce geste si français : « Le Salut aux blessés », qui inspire l'amitié et collaborateur de Neuville, Édouard Detaille, une de ses toiles les plus populaires.

**Deux sous ! Deux sous !**

On a assez médié des mercantis pour que nous soyons heureux de pouvoir signaler une « bonne marchandise ».

Dans l'un des villages libérés, proche de Noyon, s'est installée, cabin-caha, sur les ruines, une baraque foraine. Dans cette baraque, sont alignés des ustensiles de ménage en faïence, en porcelaine, en verre bleu. On ne les achète pas, on les gagne.

Vous savez, au tournoquet ?

Et l'on gagne à tous les coups ! Et pour une fois, c'est vrai !

Où, le pauvre habitant du village dévasté qui a envie de remonter son ménage n'a qu'à donner deux sous pour avoir le droit de « tourner », et il est sûr d'avoir en échange un verre, une soupière, une assiette.

La marchande compte sur cette bonne action pour lui porter bonheur. Et aussi pour gagner sa vie, naturellement.

## Le fiancé

Excelsior vient de nous apprendre que M. von Ressel, gouverneur de Berlin, va convoler en justes noces. Et cela prouve qu'il est sévère que soit le régime des restrictions en Allemagne, il ne l'est pas encore assez, puisqu'il n'empêche pas les jeunes gens de 72 ans de faire des bêtises. Car soyez persuadés que le général von Ressel fait un mariage d'amour, au moins en ce qui concerne à cet âge-là, il n'est jamais question de mariage de raison.

Et cette histoire, assez ridicule, donne un regain d'actualité à la fameuse boutade de Ricord.

Un jour, il vit entrer dans son cabinet un vieillard encore alerte, mais qui tout de même paraissait très âgé :

— Monsieur, dit ce dernier. Je viens vous consulter sur un sujet assez délicat. J'ai 80 ans et je vais me marier avec une jeune fille de 18 ans. Pensez-vous — et ici l'octogénaire rougit pudiquement — pensez-vous que j'aurai encore des enfants ?

Ayant écouté sans broncher ce petit discours, le docteur Ricord dévisagea gravement son client et répondit :

— Quand on se marie à 80 ans avec une jeune fille de 18, on a un enfant tout de suite.

## Noir sur blanc

« Les fariniers sont tout blancs, tout blancs ; les charbonniers sont tout noirs, tout noirs », dit un refrain d'opérette. En ce moment les blanchisseuses sont des deux couleurs.

Les malheureuses réclamaient à grands cris du coke pour leur « mécanique ». Faute de quoi elles ne pouvaient plus travailler. Beaucoup avaient déjà fermé boutique.

Plein de sollicitude, le syndicat charbonnier leur a octroyé... du charbon de terre !

Et, non seulement ce charbon salit le fusil à repasser, mais sa fumée répand dans l'air des milliers de petites mouches noires qui ponctuent d'une façon peu pittoresque le linéage blanc...

Les blanchisseuses sont plus désolées que jamais.

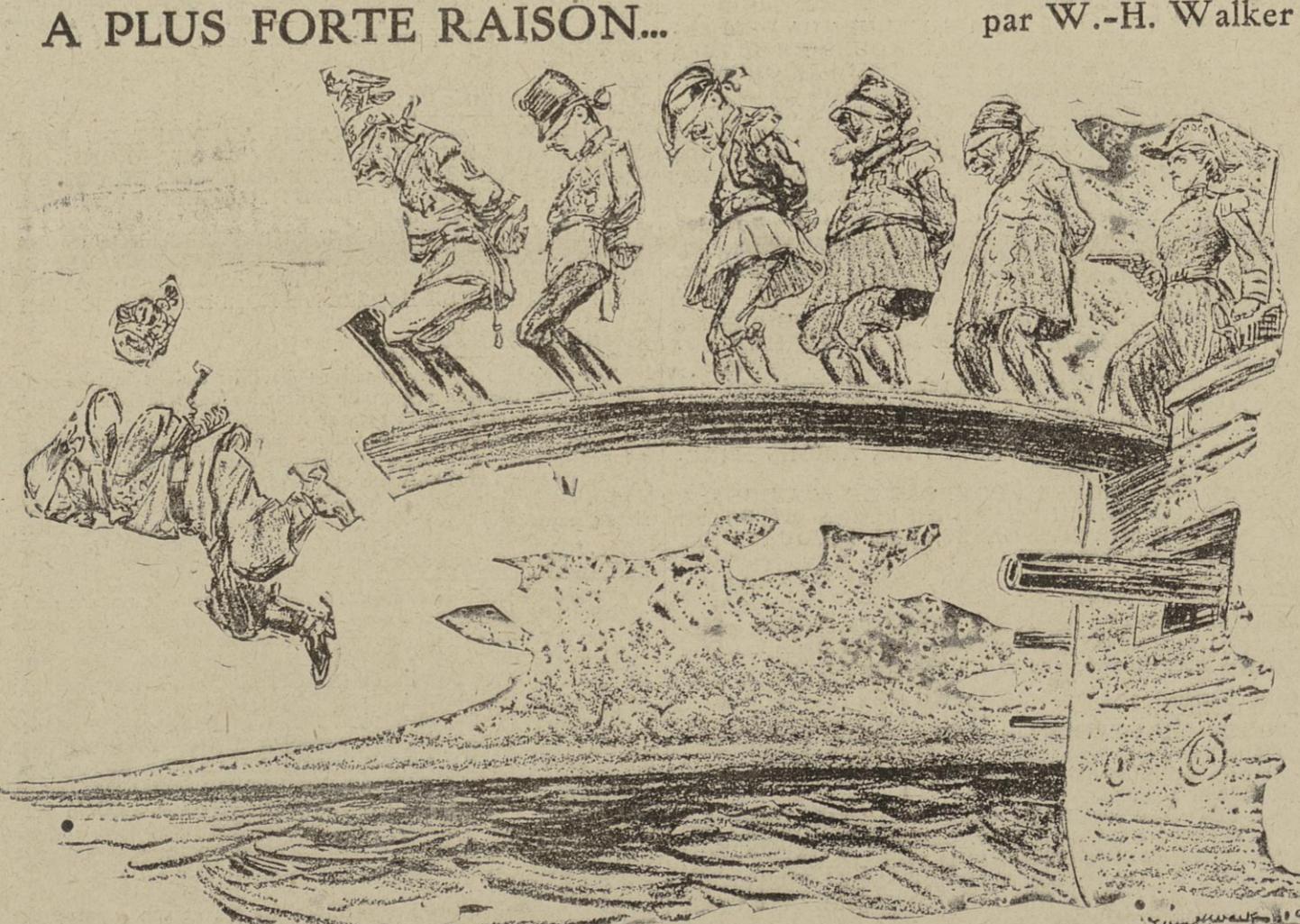
## L'esprit du calendrier

— L'a-t-on fait exprès ? On a fêté dimanche l'intervention américaine. Or, regardez le calendrier. Il marque :

Sainte Opportune.

LE VEILLEUR.

par W.-H. Walker



Puisque celui-là a sauté, vous ne voudriez pas rester là...

Mardi 24 avril 1917  
LES CONTES D'EXCELSIOR

## UN DRAME AMÉRICAIN

PAR

MAURICE VAUCAIRE

</

Sors de là, sors de là, et va-t-en ! Tu veux pour me voler la clef du cabaret et emporter le baril de poudre d'or.

JACKSON. — Nom... Je ne suis plus un voleur. Je ne me défends pas d'être négabond, hélas ! Mais je vous ai vu, j'ai revé qu'on pouvait se marier, racheter le passé par une vie de travail et d'amour... Vous croyez que je phrase pour obtenir mon pardon; c'est bien, je pars...

LORNA. — Ils vont vous tuer, c'est sûr, mais que m'importe ! Puisque vous étiez ma fiancée d'une autre...

JACKSON. — Adieu !

Des coups de feu, la chute d'un corps contre la porte...

Lorna ouvre, attire Jackson qui est grièvement blessé. Elle décroche l'échelle de la soupeuse, y pousse le bandit qui monte péniblement, courbé en deux... puis elle raccroche en hâte...

Le shérif est déjà là. Sévère et impétueux, il explore.

Une goutte de sang, une autre goutte rouge, plusieurs gouttes encore tombent sur la main de Findow. Il regarde le plancher, — puis s'élançe avec des cris de haine et de joie.

L'échelle est vite appuyée au grenier. Avec un effort suprême, Jackson descend ;

Lorna le traîne, le fait asseoir, la tête de Jackson retombe d'épuisement sur la table; il est évanoui.

LORNA (s'approche du shérif et, les yeux dans les yeux, la voix sèche). — Parlons avec franchise et vérité. Qui êtes-vous, Findow ? un joueur... et Jackson ? un bandit... Moi ? Patronne d'auberge. Je vend des boissons qui tuent. Donc, tous semblables ! Tantôt, vous demandiez une réponse à cet amour qui vous ronge. Eh bien ! voici : cet homme est à vous ainsi que ma vie. Voulez-vous jouer nos deux têtes, sur un coup de cartes ? Si je gagne, il est à moi... si vous gagnez je vous l'abandonne et je vous épouse.

FINDOW. — Soit !

Lorna triche et gagne. Le shérif se drape dans sa cape et sort, tandis que Lorna embrasse le front inerte de Jackson.

L'AUTEUR (presque invisible, dans la salle de théâtre mal éclairée). — Reconnenez-moi tout ça... Vous êtes archimauvais ! Nous répéterons jusqu'à deux heures du matin, s'il le faut... Vous n'avez pas l'air de vous douter que nous passons demain.

Maurice VAUCAIRE.

## LES THÉATRES

### A L'OPÉRA-COMIQUE

Reprise du ROI D'YS, d'Edouard Lalo

Quand, après l'incendie de la salle Favart, on annonça que M. Paravey s'était engagé vis-à-vis de Jules Ferry, en prenant la direction de l'Opéra-Comique, place du Châtelet, à monter le *Roi d'Ys* d'Edouard Lalo, ce fut une grande joie parmi tous les musiciens. En effet, nous connaissons les œuvres instrumentales de celui que chacun de nous considérait comme un maître, et nous savions la haute valeur de sa *Rhapsodie norvégienne*, de sa *Symphonie espagnole*, de ses *Concertos de violon*, de sa *musique de*



M<sup>me</sup> MARTHE CHENAL  
(Phot. Félix.)

chambre, de ses mélodies... et, tous, nous étions indignés en pensant que, depuis vingt ans, leur auteur frappait en vain à toutes les portes, même à celles du théâtre de Lille (sa ville natale), pour y faire recevoir l'opéra qu'il avait écrit sur le livret d'Edouard Blau.

La confiance en un succès vengeur était donc grande parmi nous, lorsque commencèrent les études de l'ouvrage. Peu à peu cependant cette confiance alla diminuant sans cesse, en entendant les bruits de coulisses nettement hostiles à la partition nouvelle. L'admirable ténoir Talizac, qui devait plus tard reconnaître loyalement son erreur et s'en amender auprès de l'auteur, ne disait-il pas, avec la plupart de ses camarades et avec de nombreux instrumentistes de l'orchestre, que l'on allait à un tour noir ? Et le baryton Soulauroix, bien que ne faisant pas partie de la distribution ne déclarait-il pas à qui voulait l'entendre que ça n'aurait pas plus de trois représentations !

C'est pourquoi, en se rendant à la répétition générale du 6 mai 1888, bien rares étaient ceux qui osaient encore espérer... Mais dès la fin du premier acte, les physionomies changèrent du tout au tout. Les escompteurs du désastre, dont les sourires étaient significatifs avant le lever du rideau, commencèrent à faire un nez qui ne devait plus cesser de s'allonger jusqu'à la fin de la matinée et, quant aux autres, qui semblaient désolés à leur arrivée au théâtre, ils ne se gênaient nullement pour faire montrer de leur heureuse surprise et d'une satisfaction qui, après s'être accrue de scène en scène, devait éclater en enthousiasme véritable après la *Noce bretonne* du 3<sup>e</sup> acte, bissée d'acclamation.

Là, en effet, ce fut du délire et personne n'osa nous contredire quand nous émimes l'avis qu'on repartirait, à la centième, des trois représentations prédictes par l'inéffa-

ble M. Soulauroix.

L'avenir devait nous donner raison.

Effectivement le *Roi d'Ys* garda longtemps l'affiche et, quand il la quitta, ce fut chaque fois pour la reprendre ensuite, à l'enseigne qu'il y a beau temps que fut dépassée cette centième triomphale. Et si aujourd'hui MM. Gheusi et Isola ont remonté l'ouvrage dans les décors, neufs en partie et très réussis, je ne crois pas qu'ils auront à le regretter. D'après ce qui se disait dans les couloirs, il est évident que ceux qui voient seulement le salut de l'art musical à travers des harmonies qui n'en sont plus, à force d'être devenues dissonantes à l'extrême, et qui ont pour tout ce qui ressemble à une mélodie le plus profond mépris, il est évident, dis-je, que, pour eux-là, le *Roi d'Ys*, malgré ses mérites considérables, ne peut offrir qu'un intérêt rétrospectif. Mais comme la plupart des spectateurs se laissent encore prendre, Dieu merci, par la musique vraiment inspirée et qu'ils se laissent charmer par les chants venus du cœur, sans demander à l'auteur une harmonisation perpétuellement forturée et une orchestration qui, sous prétexte d'habileté, de couleur et de force, couvre sans cesse les voix, il y a des chances pour que le succès de cette dernière reprise se prolonge longtemps.

D'autant que, afin de faire valoir ces médiocres délicieuses (et dire que les directeurs prétendaient jadis que les symphonistes ne pouvaient être des mélodistes !) et ces récits merveilleusement déclamés, dans une forme si parfaite, MM. Gheusi et Isola se sont adressés aux meilleurs artistes de leur troupe.

Mlle Favart est tout à fait exquise dans le joli rôle de Rozenn, où elle témoigne de merites vocaux peu ordinaires. La belle Mlle Marthe Chenal (Margare) est toujours

## L'incroyable Aventure de Valentin Torras

Prisonnier de guerre en Allemagne

### VI TRIBULATIONS (Suite.)

De là nous allâmes chez la femme de Ménard qui habitait avec sa mère.

Cette dernière était propriétaire d'un établissement qui tenait le milieu entre la pension de famille et l'hôtel. Nous nous y reposâmes un long moment. Ménard écouta patiemment les jérémiades de sa belle-mère. Il me dit plus tard que celle-ci était désespérée parce qu'elle ne trouvait pas de quoi nourrir ses pensionnaires. Faute de pain, de beurre, de lait, de viande, d'œufs, de graisse, elle devait les soumettre à un régime mixte de poisson et de pommes de terre. Et, comme elle n'avait presque rien pour assaisonner tout cela, les plats étaient insipides et peu substantiels et leur apparition sur la table déterminait le matin et le soir de véritables orages.

Nous traversons des temps bien durs, soupira Ménard, quand, tout en allant à la « Direction du district » il me raconta les malheurs de sa belle-mère. Et le p't est que cette maudite guerre semble ne devoir jamais finir !...

Nous entrâmes à la « Direction du district » qui est installée dans un immeuble attenant à la prison. Ménard expliqua à un facteur qui se trouvait là que j'étais un Espagnol détenu pendant de longs mois par erreur et que je regagnais mon pays.

Un Espagnol ? répondit le facteur en me regardant avec curiosité. Eh bien ! qu'on le mette au cachot !

J'eus stupéfait, quand Ménard me traduisit cet ordre. Je protestai, je dis qu'on devait me permettre de quitter Dresde et de prendre le chemin de la Suisse ; je demandai où était le consulat d'Espagne. Tout fut inutile et je dus me résigner et me laisser enfermer dans une cellule.

Heureusement, on ne me prit ni mes papiers, ni mes vivres, car Ménard-dit que je n'avais rien de suspect sur moi et on le crut sur parole.

A cinq heures de l'après-midi, on me tira de mon cachot pour me conduire à une sorte de bureau où un employé, qui parlait français, m'interrogea longuement.

Je lui dis que je voulais voir Ménard. Il me répondit que Ménard était reparti pour Gross-Poritsch.

— Sans me dire au revoir ? dis-je candidement.

Mon étonnement lui parut extraordinaire.

— Les formules de politesse ne sont pas d'usage entre les prisonniers et leurs gardiens, me répliqua-t-il.

Hélas ! je ne le savais que trop.

Après avoir réfléchi, ce fonctionnaire s'arrêta à cette question provisoire :

— C'est aujourd'hui samedi, me dit-il ; demain, c'est dimanche, jour où on ne peut rien faire. Lundi je demanderai des ordres. En attendant, vous resterez au cachot.

Une violente indignation s'empara de moi. Comment, je croyais que le dimanche je serais déjà hors d'Allemagne ! Et voilà qu'on m'emprisonnait de nouveau ! Pour combien de temps encore ?

Voyant que l'on ne me donnait pas à manger, j'entamai mon pain et mes conserves. J'appelai le geôlier et lui dis que je n'étais pas un prisonnier, mais un étranger qui rentrait dans son pays. Je suppose qu'il ne me comprit point, car il m'écouta bouche bée. Il s'en alla et au bout d'un moment revint et m'indiqua par signes que je pouvais me promener dans un long couloir sur lequel donnaient les portes de plusieurs cachots. J'observai que cette prison était mixte, c'est-à-dire qu'il y trouvait des prisonniers des deux sexes.

Le dimanche matin, le geôlier m'apporta une écuelle de soupe, bien plus mauvaise que celle de Gross-Poritsch. Elle se composait d'un bouillon visqueux, où nageaient quelques morceaux de pommes de terre non pelées et quelques grains de riz. Naturellement, je ne voulus pas goûter à ce plat et me rejetai sur mes conserves.

Le lundi matin 3 juillet, on m'envoya au consulat d'Espagne, accompagné d'un policier en civil armé d'un grand bâton ; je crois qu'il avait aussi un revolver. Il me regardait avec méfiance. Moi, qui n'avais pas l'intention de m'échapper, j'observais avec calme ses gestes de chien de garde.

Je fus reçu par le secrétaire du consulat qui me dit qu'il attendait des ordres à mon sujet.

Je me plaignis à lui d'avoir été mis en prison. Il me donna raison et dit qu'on m'envoyait à un hôtel en assurant que les frais de mon séjour seraient payés par le consulat. Mais le policier s'y refusa, sous le prétexte qu'il avait ordre de me reconduire à la prison.

Tout ce que le secrétaire du consulat et moi pûmes obtenir de lui, ce fut qu'il informât ses supérieurs que, s'ils me mettaient en liberté, le consulat prendrait à sa charge mon entretien.

Mais les fonctionnaires de la « Direction du district » n'entendaient pas de cette oreille-là. Ils dirent qu'à la prison je serais plus en sûreté, et j'y demeurai enfermé jusqu'au 7. Ce jour-là on m'en fit sortir pour me conduire de nouveau au consulat.

Mais les fonctionnaires de la « Direction du district » n'entendaient pas de cette oreille-là. Ils dirent qu'à la prison je serais plus en sûreté, et j'y demeurai enfermé jusqu'au 7. Ce jour-là on m'en fit sortir pour me conduire de nouveau au consulat.

— Capucines (Tel. Gut. 56-40), 8 h. 30, Ou camp-ton ? Aux Capucines ! revue ; Première succès.

— Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle nuit ou le Dernier.

— Grand-Guignol, 8 h. 30, les Nuits du Hampton Club.

— Th. Michel, jeudi, 8 h. 45, Carmenetta.

— Scala, 8 h. 15, le Billet de logement.

— MUSIC-HALLS

Olympia, 8 h. 30, Vedettes et Attractions.

LETTERS A UNE DAME BLANCHE, par Maurice Donnay, de l'Académie française.

Félicitait-on M. Ingres sur un de ses tableaux, le maître de Montauban reniflait l'encre avec mauvaise humeur. « Peuh ! grommait-il, qu'est cela ? Evidemment, je sais poser un crayon et manier un pinceau. Mais que ma peinture est pale auprès de ma musique ! C'est l'archet à la main qu'il fait bon me voir. M'aviez-vous entendu jouer du violon ? Le ciel m'a supérieurement doué pour cet instrument. La peinture, l'*Odalisque*, l'*Apothéose d'Homère*... chansons ! »

Comme le père Ingres, nous sommes tous assortis de quelque marotte Falote ; nous avons tous notre crinerin. Et Maurice Donnay a le sien comme tout le monde. Son violon d'Ingres,

l'illustre Vinci, est précisément celle du prince de nos sculpteurs. Notre ami Rodin, quand il commence un buste, observe attentivement le visage du modèle... j'allais écrire du patient. Avant tout, il cherche à y dissimuler une ressemblance avec une bête... oui, avec une bête. J'en suis très fâché pour les illustres personnalités qui posent devant lui. A Clemenceau, par exemple, il découvre un faux air — ou un vrai — de bouledogue ; Falguière, dont il fit un buste élégant, le faisait songer à un jeune taureau ; tel poète, célèbre qui mit à la scène et *Cyrano* et *l'Amour* lui fait l'effet — ô surprise — d'un petit épagneul ; tel journaliste, d'une cigogne...

C'est grâce à ce procédé, à cette sollicitation générale vers la bestialité qu'il arrive à accentuer la glaise et à lui imprimer, sous un pounce créateur et déformateur, un caractère puissant et agressif. Mais quel sculpteur découvra à son tour, dans le masque vénérable d'Auguste Rodin, quelque analogie avec un bipède ou un quadrupède, ailé ou velu, herbivore, frugivore ou carnivore ? Ces fantaisies artistiques sont à rapprocher du fameux principe de Darwin : l'homéostase du singe. Comme toujours, la science est en retard sur l'art. Au témoignage de Vinci, de Lebrun, de Rodin, de Lucien Métrivet, ce n'est pas seulement du singe que nous descendons, mais aussi du poisson, du serpent, de la tortue de Poïsou. Cette vérité était déjà reconnue depuis longtemps de Monsieur Tout le Monde. Non seulement dans la haine, mais encore dans l'amour, nous comparions volontiers à des bêtes les objets idolâtrés..., témoin tant de petits loups, petits chats, petits rats...

CONFITOU, roman par Gaston Leroux.

Le célèbre professeur Raucoux-Desmarais est grandement inquiet depuis la guerre. Sa femme, une Allemande, une Dresdoise, n'est-elle pas une espionne ? Et son fils, le petit Confitou, ainsi nommé à cause de sa passion pour les confitures en général, et la confiture de groseille, en particulier, n'a-t-il pas, comme sa mère, une petite âme naissante de Boche ? Non ! non, Desmarais, votre fils est digne de vous. Confitou est un héros ; d'ailleurs, il désertera le foyer conjugal ; le brave même tuerà son oncle, le méchant et perfide von Bohn. Embrassez Confitou, lavez ses petites mains ensanglantées et donnez-lui à sa confiture de groseille. Tue Dieu ! il a bien mérité !

Jean-Jacques BROUSSON.

### Le traitement des blessures de guerre

Pendant la séance d'hier, à l'Académie des sciences, une très importante communication a été faite par le professeur Vincent.

Il s'agissait du traitement de l'infection causée par le bacille pyocyane, qui, ayant franchi le pont de l'Immortalité, ne se croie investi d'une miraculée omniscience. Catalogué dans toute rubrique, il faut qu'il s'en évade. Comme un bleu, il santera le mur de la gloire. En habit vert persillé d'argent, notre illustre éprouvera la plus juvénile des voluptés à chiffrer, du bout de son épée académique, dans la fastidieuse poubelle de l'actualité.

Le singulier, c'est qu'à l'encontre des professionnels qui ne pensent plus à un article écrit, mais à celui qu'il faut écrire, les extras du journalisme poussent jusqu'à l'idolâtrie leur amour paternel pour les noms bien faits de leurs enfants. Périmés, quand tout le monde, hormis eux, les a oubliés, ils les ressuscitent, ils les impriment. Ces bluettes doivent aller, avec leurs œuvres complètes, à la plus lointaine postérité.

Cette affection disproportionnée prouverait à elle seule combien ces célèbres contrefaçons sont inaptes à solliciter le fait du jour. Qu'est-ce, en effet, qu'un article de journal, un bon article s'entend ? Un boniment, un plaidoyer : « Prenez mon ours, bonnes gens ! Voici mon opinion, et je la partage ! » Est dites-moi quel plaidoyer peut-on refaire, après l'audience et le verdict ? Improvisé sous le fouet d'actualité, les meilleurs articles de journaux, les plus brillants, les plus évidemment bons, les plus actuels, les plus efficaces sont assurés les plus fragiles. Que reste-t-il du plus opulent feu d'artifice après le flamboiement érépant des soleils, fusées, girandoles, chandelles romaines...

Rien qu'une maussade carcasse noire dans la nuit noire. O vanité ! Quel plus roide métier que celui des Sisyphe du journalisme, condamnés à rouler sans relâche du bas de la

## ANNONCEURS !...

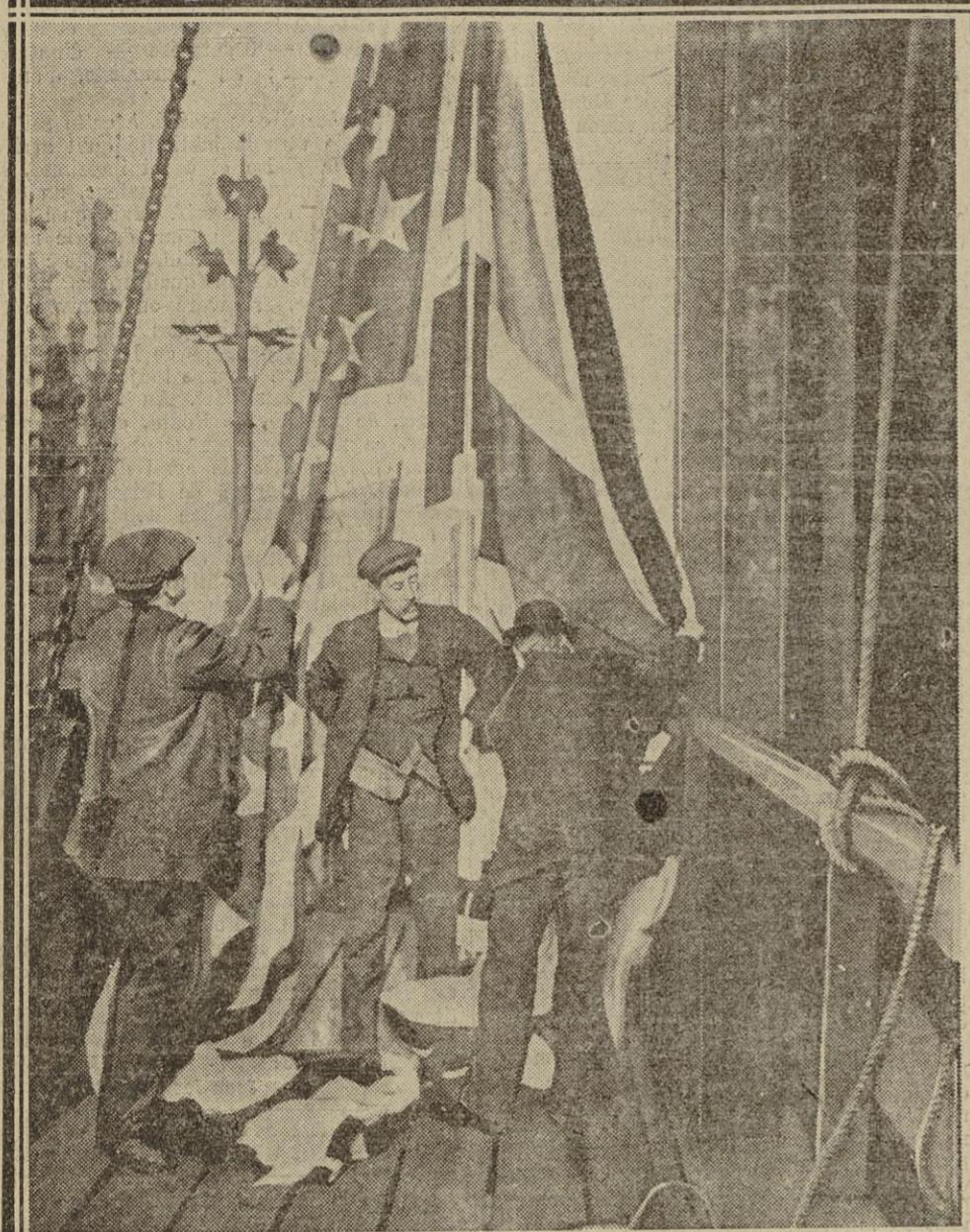
Vous êtes-vous aperçus de l'impulsion nouvelle donnée à ce journal? — Profitez-en...

## EXCELSIOR

## LA PUBLICITÉ

ne crée pas le succès là où il n'y a pas d'éléments de succès. Elle ne fait qu'accélérer et augmenter le succès des produits qui en sont dignes.

LA « JOURNÉE AMÉRICAINE » A OBTENU UN GROS SUCCÈS A LONDRES



DRAPEAUX ANGLAIS ET AMÉRICAIN A WESTMINSTER

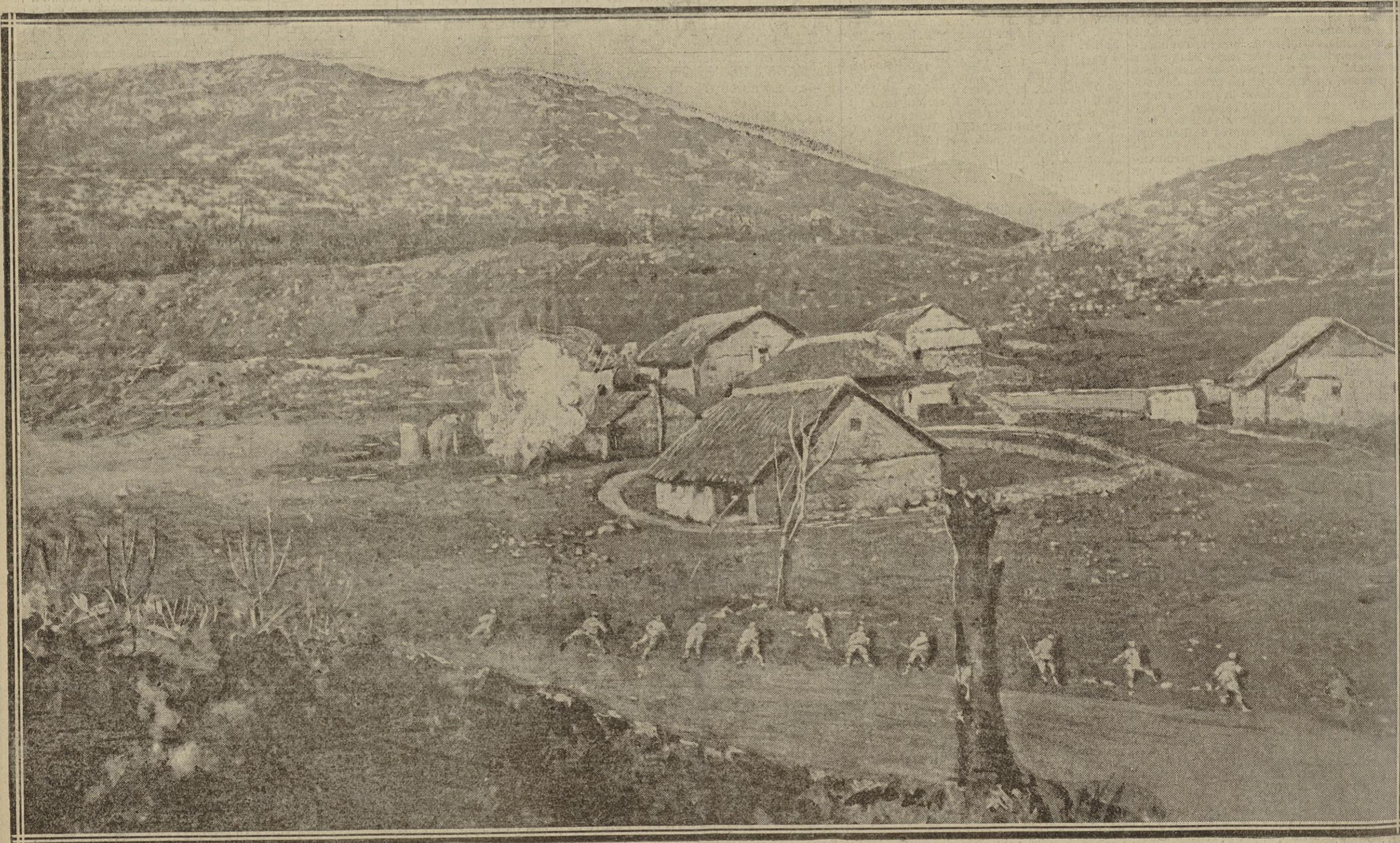
Les Londoniens viennent d'organiser, en l'honneur de la nouvelle nation alliée, un « American day » qui a obtenu un gros succès. La ville entière était pavée aux couleurs des États-Unis. C'est la première fois, croyons-nous, que la bannière étoilée et



TROIS AMÉRICAINS, VÉTÉRANS DE LA GUERRE DE SÉcession, SE PROMENANT A LONDRES

l'Union Jack sont unies aussi étroitement. Voici les deux drapeaux hissés côté à côté sur la tour Victoria, à Westminster et trois vétérans américains, habitants de Londres, qui prirent part à la guerre de Sécession se promenant dans les rues avec des drapeaux.

LES ALLEMANDS AU COMBAT DANS UN VILLAGE, PRÈS DE MONASTIR



RAMPANT EN AVANT DE LEURS TRANCHÉES, DES CHASSEURS SAXONS APPROCHENT PEU A PEU DU VILLAGE

Bien que le front de Macédoine soit relativement calme, il ne se passe pas de jour que les adversaires ne se bombardent furieusement. En certains points, la configuration du terrain oblige les belligérants à rester assez éloignés les uns des autres. Dans la zone

qui les sépare, des patrouilles se rencontrent et combattent à découvert. C'est l'un de ces épisodes, vu du côté ennemi, que représente cette photographie. Des chasseurs saxons s'approchent d'un village dont les abords, du côté opposé, sont tenus par nos soldats.

**CONTRE LA TOUX**  
la Tisane Fectorale la plus active  
est obtenue au moyen d'un  
**PECTORAL LORINA**  
3 fr. le flacon pour 40 Infusions  
En vente: PHARMACIE du PRINTEMPS  
32, rue Joubert, Paris et dans toutes Pharmacies

**LES CÉLÈBRES VERRES ISOMÉTROPES**  
**FISCHER**  
**12 B<sup>d</sup> DES CAPUCINES**  
Réparations immédiates

Préparation instantanée  
de l'Eau Alcaline  
par les  
**Comprimés Vichy-Etal**  
Toutes Phas.  
2 FRANCS  
le Flacon de 100 Comprimés.

**Mesdames !**

Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez les Corsets et les Maillots de A. CLAVERIE, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris (A l'angle de la rue Lafayette -- Métro : Louis-Blanc).

**TISANES POULAIN**  
Guérison radicale et sans régime de DIABÈTE, ALBUMINE, cœur, foie, reins, vessie et toutes maladies reputées incurables.  
Livre d'or et Attestations franco. — Ecrire :  
TISANES POULAIN, 27, r. St-Lazare, Paris

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.